



LÂCHEZ-NOUS AVEC LES STARTUPS !



Barbara Garbarczyk
Chargée de projets
Pôle Études & Animations
www.saw-b.be

Analyse 2019
Mots-clés : startup – innovation –
mots

« La startup nation, c'est l'hôpital de jour. Dans le temps jadis, les fous se prenaient pour Jésus ou pour Napoléon. Désormais, ils déambulent dans le jardin de l'hôpital et ils crient qu'ils sont Marc Zuckerberg ou Steve Jobs ».

Frédéric Lordon

« I want France to be a startup nation ».

Emmanuel Macron

C'était il y a trois ans environ. J'étais toute seule au bureau de Bruxelles en train d'écrire une analyse sur la place du bénévolat dans l'économie sociale quand j'entends la sonnette. Un jeune homme dont je ne me souviens plus le prénom m'explique qu'il a rendez-vous avec mon collègue Jean-François. Ce dernier n'étant pas là, je le fais patienter. Au bout d'une vingtaine de minutes, on s'aperçoit que le gars s'était trompé de bureau et que Jean-François l'attendait à Monceau. Pas de bol, mais ça arrive. J'ai un peu de la peine pour lui, du coup, on discute une dizaine de minutes. Il fait partie d'une structure « dynamique » qui veut accompagner des « entreprises de rupture ». Rupture avec quoi ? Le capitalisme ? J'avoue, sur le moment, je ne lui ai pas demandé (j'avais une analyse à boucler quand même). Soit. En échange, je lui fais la petite histoire de SAW-B (on accompagne, on promeut, on fait réfléchir, on expérimente, alternative économique, etc.). Je lui explique qu'on travaille avec des entreprises sociales existantes, mais aussi des projets en lancement évidemment. « Mais est-ce que vous travaillez aussi avec des startups ? » me demande-t-il. Hmm... Dans ma tête, je me dis que je viens de lui dire qu'on accompagne des structures en création, non ? Je me demande ce qu'il n'a pas compris. « Que veux-tu dire par là ? ». « Est-ce que vous travaillez avec des entreprises à fort potentiel de croissance rapide ? ». Ah oui, évidemment ! Suis-je bête ? Bref, je comprends qu'on ne parle pas trop le même langage. Honnêtement, je n'ai pas le courage d'ouvrir le débat et donc je lui réponds un vague et poli « si elles s'inscrivent dans l'économie sociale, oui oui, aussi », tout en lui faisant comprendre que l'heure tourne et que j'ai encore pas mal de boulot. « Dommage pour le rendez-vous. Une prochaine fois. Merci. Au revoir. À bientôt ». D'ailleurs, il faudrait que je pense à demander à Jean-François s'ils se sont vus finalement.

Je referme la porte en étant un peu agacée. Startup. Ce n'était pas encore la période de la « startup nation » de Macron, mais je n'aimais déjà pas ce terme. « Bon Barbara ça va, ce n'est pas si grave d'utiliser ce mot, l'important, c'est ce qu'on met derrière. Et puis, tu juges quand même vite » me dit une petite voix dans ma tête. Alors évidemment, je n'ai absolument rien contre ce jeune homme, qu'on soit bien clair. Néanmoins, et c'est peut-être la romaniste en moi, j'accorde une importance aux mots. Et celui-ci véhicule un paquet d'éléments qui me dérangent¹. Certes, je suis un peu

lente, mais trois ans après, j'ai décidé de faire l'effort d'essayer de clarifier ce qui me gêne dans ce terme. Je doute que le jeune homme en question lise nos analyses, mais sait-on jamais !

UN CONCEPT FOURRE-TOUT

Bon, déjà, pourquoi depuis quelques années, tout le monde s'est mis à parler de startup ? La Wallonie propose des aides pour créer des « startups innovantes » grâce au programme W.IN.G by digital wallonia² (sic). La RTBF offre à son auditorat des chroniques intitulées « génération startup ». Le législateur, via un Tax Shelter spécial, propose un incitant fiscal pour investir dans les startups...

Pourtant, malgré l'engouement pour la bête, on peine à en trouver une définition claire. En quoi la startup, ou « la jeune pousse » (n'est-ce pas encore pire ?), se différencie vraiment d'une autre entreprise ? Comme son origine anglaise (*start*) le laisse entendre, on s'accorde à dire qu'il s'agit d'une entreprise qui démarre. C'est d'ailleurs la seule caractéristique qui semble faire consensus. Mais combien de temps une entreprise est-elle en démarrage ? Apple et Google, ce sont des startups ? A priori non, et pourtant, ces entreprises continuent à nourrir l'imaginaire startup, plus que le garagiste de Wavre qui lance son entreprise familiale (qui est en démarrage).

En fonction des contextes et des auteurs, d'autres éléments sont mis en valeur quand on parle de startup. Par exemple, l'important potentiel de croissance économique. La startup est souvent présentée comme un projet demandant pas mal d'investissements de départ, avec la promesse que ceux-ci porteront leurs fruits très rapidement. On vante les taux de croissance à plusieurs chiffres en quelques années. Autre caractéristique, la startup est parfois présentée comme une entreprise à la recherche de son modèle économique : elle aurait donc tendance à tester de nouveaux produits, à innover, là où une entreprise classique serait bloquée à cause de processus déjà rôdés. Enfin, on associe volontiers l'univers des startups à celui du numérique, bien que là encore, aucun critère n'est clairement défini et on trouve des startups dans des domaines relativement variés.

Malgré une certaine déontologie dans mon travail qui m'a poussée à chercher une définition un minimum précise, je vous le dis franchement : rien ne me convainc.



Extrait de l'article « Mais au fait, c'est quoi une startup ? », www.le-shift.co

Alors bien-sûr, les quelques « réussites » de startups font souvent oublier tout l'envers du décor : un management à la cool qui s'avère être extrêmement féroce, des échecs très fréquents qui ruinent la vie de plein de gens, une pression à la rentabilité... Le témoignage de Mathilde Ramadier³ qui a passé cinq ans dans l'univers des startups est à cet égard édifiant.

Mais ce ne sont pas les seuls éléments gênants dans ce terme. Ce qui me dérange dans la startup, ce n'est pas tant que généralement, ça ne fonctionne pas. Ce que je retiens dans les dizaines d'articles et vidéos parcourus, c'est que la startup, c'est surtout un imaginaire qui reflète l'air du temps. C'est là-dessus que j'aimerais insister. Si nous voyions la startup comme un miroir que nous tend la société, qu'y verrions-nous ?

LA TYRANNIE DE L'INNOVATION

Le terme de startup est souvent associé à la nouveauté, à une idée absolument originale. Je vous mets au défi de trouver une startup de boulangerie ou de plomberie. Pour une startup, ce qui compte, c'est d'avoir un concept novateur. Feed propose des repas en poudre équilibrés et savoureux pour gagner du temps. Alterfood vend de l'eau et autres boissons dans des emballages en carton recyclé livrés en camion électrique. Fasterize cherche à diminuer le temps de chargement des sites web. Smartnodes développe des systèmes d'éclairage public dits « intelligents » (le niveau de luminosité s'adapte automatiquement en fonction du type d'utilisateur présent sur la voirie)...

Vous aussi, essayez d'inventer une quelconque startup. N'oubliez pas de lui donner un nom qui passe bien en anglais. Honnêtement, pour l'avoir testé de manière ironique⁴,

c'est un super jeu de groupe. Malheureusement, la réalité est parfois encore plus aberrante. En haut du palmarès des vraies startups pourries dont j'ai connaissance, il y en a une qui gagne haut la main. Je dois cette découverte à mon ami Sam. Il s'agit de Wistand, « véritable outil démocratique » (sic). Le principe est simple : si une cause vous touche mais que vous n'avez pas le temps d'aller au rassemblement ou à la manifestation à ce sujet, il vous suffit de payer une personne (« un messenger ») qui pourra y aller à votre place ! Idéal quand la manifestation de soutien aux réfugiés tombe en même temps que le stage de voile ! En plus, grâce à la géolocalisation, vous pouvez suivre votre messenger en direct. Celui-ci pourra vous envoyer des photos que vous pourrez partager sur les réseaux sociaux. La révolution est en marche. On ne sait pas s'il faut en rire ou en pleurer.

Ce qui me frappe dans les exemples donnés par celles et ceux qui vantent l'univers startup, c'est leur déconnexion avec les besoins sociaux. En grossissant le trait, face aux enjeux d'inégalités sociales criantes, de crise climatique, de relocalisation de nos économies ou de montée de la pensée d'extrême-droite, ne pourrait-on pas s'efforcer à être un peu plus utile, quitte à être moins cool ?

DU PAIN BÉNI POUR L'ESPRIT DU CAPITALISME

La startup est bien un produit de notre époque, ancrée dans un système de normes et de croyances. Pour reprendre mon exemple favori, payer quelqu'un pour aller manifester à notre place, c'est aller jusqu'à marchandiser un engagement. Tout peut devenir une niche de marché et se transformer en produit que l'on vend. Il suffit pour cela d'enrober le tout d'un récit pour avoir des personnes prêtes à y investir et à l'acheter. Justement, parlons des investisseurs. Les multiples fonds d'investissement dédiés aux startups, pas vraiment connus pour leur philanthropie, poussent ces entreprises à accumuler la plus grande richesse possible en un minimum de temps. Comme le fait remarquer le sociologue Michel Villette, « *l'histoire du capitalisme sur longue période nous enseigne que l'accumulation très rapide de grandes richesses passe presque toujours par des activités de prédation* »⁵. L'auteur nous rappelle aussi une distinction essentielle apportée par Aristote : la prédation relève bien du *chrématistikos* (l'art d'acquérir des richesses), et non pas d'*oikonomia* (l'art d'administrer sa maison). Par leur quête effrénée de croissance et d'accumulation de richesse rapides, les startups ne sont pas au service de l'économie, mais bien du capitalisme. La réussite d'une startup se mesure non pas au service rendu sur le long terme, mais à sa capacité à se faire racheter le plus vite possible par un grand groupe. Ainsi les entreprises deviennent-elles des marchandises comme les autres.

Aussi, derrière les startups, ce qui est valorisé, c'est la figure de l'entrepreneur génie, cet aventurier des temps modernes qui symbolise si bien l'esprit du capitalisme. Marc Zuckerberg ou Steve Jobs deviennent des modèles à suivre. Michel Villette a observé la multiplication des incubateurs au sein des grandes écoles, la naissance de nombreux fonds d'investissements privés et publics pour stimuler la création de startup, etc. Selon lui, « *partout, la pression institutionnelle pour transformer les jeunes gens en entrepreneurs vire à l'obsession* »⁶. Sois libre, épanouis-toi, crée... et deviens riche ! On chouchoute l'individu, l'égo, son parcours. Le récit derrière cela, c'est que chacun et chacune peut s'en sortir, il suffit de croire en ses rêves, d'agir. En bref, le fameux « quand on veut, on peut » si propre à notre époque. Le fait que l'univers des startups soit rempli de jeunes universitaires surdiplômés et à fort capital social et culturel est peut-être le fruit du hasard ? Mais ce sont des jeunes qui en veulent, voyons ! Pour reprendre encore les termes de Michel Vilette, on assiste là à « la justification de l'élitisme par le culte du sacrifice ».

En 2016, Take Eat Easy (plateforme de livraison de repas à vélo) faisait faillite, laissant derrière eux des mois d'impayés à leurs coursiers, considérés comme des travailleurs indépendants et non comme des salariés. En 2018, deux des trois fondateurs de Take It Easy lancent une entreprise de vente de vélos électriques, Cowboy. Et toute la presse de glorifier l'esprit aventurier de la bande, qui sait rebondir après un échec. Ces entrepreneurs sont valorisés socialement pour leur « dynamisme »... ce qui fait vite oublier l'inconséquence de leurs actes passés⁷ ! Dans une startup, on parle plus des personnalités et des levées (rapides) de capitaux que de l'utilité (ou non) du produit ou du service ou des effets de ceux-ci sur la société.

On a beaucoup parlé de la « startup nation » d'Emmanuel Macron. C'est qu'en plus, l'esprit startup ne se cantonne pas au milieu économique : les startups seraient une source d'inspiration pour gérer la chose publique. Ce discours néolibéral n'est pas nouveau : nous voilà dans la droite lignée des années septante où le « new public management » invitait les pouvoirs publics à intégrer les méthodes du management privé, jugées plus efficaces.

NE RENTRONS PAS DANS LE JEU DES STARTUPS SOCIALES !

Quitte à paraître vieux jeu malgré mon jeune âge, j'avoue que je ressens donc un malaise quand, au sein même du monde de l'économie sociale, j'entends parler de startup. Enfin, de startup sociale. Ou startup coopérative. Ou encore, startup d'innovation sociale.

Dans mes recherches, je suis tombée sur le site français www.startupsociales.com. L'interface prend soin des novices dans mon genre, vu qu'il y a une rubrique : « suis-je une startup sociale ? ». Moi, une startup ? Je trouve étrange cette association entre la personne et son projet. Les porteurs de projets de startups deviendraient-ils donc eux-mêmes des startups ? Intriguée, je poursuis ma recherche pour y voir plus clair. Il y a quatre points à valider pour pouvoir prétendre à l'appellation tant convoitée : « 1) Je suis une SA, une SAS ou une SARL⁸. 2) Je me pérennise grâce à mon chiffre d'affaires. 3) Mon activité répond à une problématique sociale d'intérêt général. 4) Je propose un concept novateur ». On me propose d'en savoir plus. Avidée de nouvelles connaissances, j'accepte, évidemment. « Nous qualifions ici de *startup sociale* une jeune entreprise de type commerciale (SAS, SARL, SA) dont l'objet social vise au traitement d'une thématique sociale d'intérêt général et qui est en capacité d'être profitable par le développement d'un modèle économique reposant quasiment exclusivement sur la vente de biens ou de services ». Rien sur le rapport au capital. Rien sur la distribution des dividendes. Que dalle sur le mode de gestion. Les associations sont exclues. En effet, le site explique que « la tradition associative française s'est beaucoup accaparé la notion d'entrepreneuriat social, laquelle correspond pourtant sémantiquement bien davantage aux startups sociales comme nous l'avons défini plus haut. C'est pourquoi il est nécessaire aujourd'hui de rendre ces startups sociales plus visibles afin de ne plus les noyer dans le très vaste milieu qu'est l'économie sociale et solidaire ». Que l'économie sociale ne soit pas toujours un terme si facile à cerner, je le leur accorde. Néanmoins, privilégier une approche statutaire et de ressources (marchandes, évidemment) me semble être une manière de se conformer aux normes économiques dominantes. Autrement dit, une impasse.

Selon ces critères, quelle entreprise commerciale ne se revendiquerait donc pas d'être une start-up sociale ? Bref, voici un terme qui vise à créer de la confusion, à noyer le poisson. Ça sonne bien et c'est creux. Dès lors, pourquoi certains acteurs de l'économie se sentent obligés d'utiliser ce vocable ? Qu'est-ce qui nous pousse, dans certains contextes, à parfois utiliser ce terme ? Quel effet cherchons-nous à produire ? Je ne peux m'empêcher de penser que nous tentons de prouver quelque chose à quelqu'un. C'est comme si nous voulions à tout prix faire partie de la grande famille des vraies entreprises, sérieuses, innovantes, où il fait bon investir. Ne devrions-nous pas simplement tirer notre crédibilité de ce que nous sommes, de ce que nous faisons et des raisons qui nous poussent à le faire ? Pourquoi vouloir se conformer à ce que nous combattons par ailleurs ? Dans certains cas, probablement que nous n'y faisons pas gaffe. Nous vivons dans une société et nous en adoptons donc les codes, sans forcément s'en rendre compte. Dans d'autres cas, c'est peut-être par opportunisme, pour surfer sur la vague. Ça permet d'être entendu, d'accéder à certaines aides, etc. Mais à ce stade-ci, souvent, un autre argument refait surface : « on utilise les codes d'autrui pour faire bouger autrui ». Autrement dit, on veut détourner le bazar. Utiliser

le langage de l'ennemi pour le faire changer. *Hacker* le système. Changer les choses de l'intérieur. Etc. Je ne sais pas si l'argument est plus naïf que dangereux ou si c'est l'inverse. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que l'intégration de codes dominants a surtout pour effet de nous changer nous-mêmes. Nous pensons transformer la société et c'est la société qui nous transforme. Franchement, ne soyons pas des startups !

Ainsi, je ne vois aucun avantage à utiliser ce terme et je ne le ferai donc pas. Ceci dit, la prochaine fois que quelqu'un se trompe de bureau et me parle de startup, plutôt que d'être seulement agacée, promis, j'essaierai d'ouvrir le débat...

Ou alors, je lui tendrai juste cette analyse.

¹ Nous avons déjà écrit des analyses sur l'importance des mots. Voir « Les mots de l'économie sociale : usages politiques et médiatiques » et « Les mots de l'économie sociale : essai d'auto-analyse », 2015.

² www.wing-digitalwallonia.be

³ Mathilde Ramadier, *Bienvenue dans le nouveau monde, comment j'ai survécu à la coolitude des startups*, Premier Parallèle, 2017.

⁴ Avec les participants du Déclat tour, un tour de 8 jours pour faire émerger des projets d'économie sociale.

⁵ Michel Villette, « La startup nation : un symptôme, mais de quoi ? », *The conversation*, 25 octobre 2018.

⁶ Michel Villette, *ibidem*.

⁷ Voir la carte blanche signée par la SMart, la FGTB, la CNE et CLAP, « La mémoire courte des golden cowboys », *Le Soir*, 29 octobre 2018.

⁸ Il s'agit des différentes formes de statuts possibles des sociétés commerciales françaises.



SAW-B, Solidarité des Alternatives Wallonnes et Bruxelloises, est une fédération d'entreprises d'économie sociale qui regroupe plus de 120 membres. Ensemble, nous cherchons à faire mouvement pour une alternative économique et sociale.

Les analyses de SAW-B sont des outils de réflexion et de débat. Elles posent un regard critique sur les pratiques et les objectifs des entreprises sociales mais aussi sur notre société, nos modes de consommation, de production. Leur visée est de comprendre les réalités, décoder les enjeux et, collectivement, construire les réponses aux difficultés rencontrées par les alternatives économiques.

Ces textes sont le résultat des interpellations des acteurs de terrain et de nos recherches. Vous pouvez y contribuer : faites-nous part de vos questions, commentaires et propositions en amont ou en aval de ces textes. Si vous le souhaitez, nous sommes à votre disposition pour aborder, au sein de votre entreprise sociale ou de votre collectif citoyen, les thèmes traités dans ces analyses.

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be